# Chronique d'une culture conquérante : le taro

(Tchad méridional et Nord-Cameroun) (1)

### Christian SEIGNOBOS

Géographe, ORSTOM

#### RÉSUMÉ

Un Colocasia se diffuse actuellement, à partir du Nigeria, dans les régions du Tchad et du Nord-Cameroun. Le suivi de ce tubercule laisse apparaître un certain nombre de mécanismes, tant pour les acteurs de la diffusion que pour les groupes qui en développent sa culture. Il permet à la fois d'exhumer le rôle des taros «archaïques» dans d'anciens agrosystèmes et de mieux percevoir certaines stratégies villageoises actuelles.

Cette diffusion spontanée demanderait en outre à être prise en compte par les développeurs à l'écoute des besoins des sociétés villageoises.

Mots-clés : Colocasia — Taro — Diffusion — Tchad — Nord-Cameroun.

### ABSTRACT

### About an intensive crop : Taro (Southern Chad and Northern Cameroon)

Currently, a Colocasia spreads from Nigeria to Chad and Northern Cameroon. The observation of this tuber suggests a number of mechanisms for the people responsible for the spread as well as for the groups which grow it. It allows both to reveal the role of the "archaic" taros in former agrosystems and to better understand some current rural strategies.

Moreover, this spontaneous spread would require to be taken into account by the developers who care for the requirements shown by the rural societies.

KEY WORDS: Colocasia — Taro — Spread — Chad — Northern Cameroon.

Le genre *Colocasia* était représenté dans un certain nombre d'agrosystèmes du Nord-Cameroun et du Tchad méridional sous forme d'un taro archaïque, de petite taille, qui devait subir une cuisson assez longue avant d'être consommé. De consistance glaireuse, il avait la particularité de provoquer des irritations de la gorge (2).

Ce taro (Colocasia esculenta (L) Schott.) est encore produit sur les hauts massifs les plus arrosés des monts Mandara. Les Mafa le cultivent généralement autour des habitations, dans les parties humides en contrebas des dalles rocheuses. Il peut également être transplanté début juin près des «eaux» («way»), pâtures encloses maintenant des sources pérennes. Il est alors cultivé sur de petites parcelles prises dans un maillage de drains qui convergent vers un collecteur longeant les pâtures. Il est aussi transplanté dans ces drains-canaux, en particulier dans les «gru uray» (tête + canaux), qui sont les amorces élargies des



Fig. 1. — Taro dans les drains (Ziver, Monts Mandara, Cameroun)

canaux. La culture du taro se pratique toujours à plat. Les Mafa distinguent deux variétés en fonction de la couleur de la tige : «metler mataraha» (blanc) et «metler madzaha» (noir-brun), ce dernier étant le plus productif.

Ce taro s'offre un peu comme un complément de soudure. Il arrive à maturité en trois mois et peut être consommé dès la fin du mois d'août. Il intervient dans un domaine de sorghos et de petit mil à cycles longs (récolte en novembre). Sa production, constante, échappe à la rotation sorgho/petits milsharicots qui rythme le calendrier agraire mafa. Autoconsommé, le taro mafa se trouve parfois sur les marchés de piémont et sur celui de Mokolo, vendu par tas de 100 ou préparé.

Ce taro archaïque était également répandu sur les plateaux des monts Mandara centraux, chez les Wula, les Kapsiki, les Bana et les Jimi. Appelé «rambiyo» à Rumzu, «rembewo» à Mogode et «mapupu» à Kila, il était cultivé près des habitations. On ne prélevait que partiellement des tubercules pour la consommation ou pour la semence si bien que chaque pied restait en terre cinq à six ans. Chaque année, un léger buttage était pratiqué.

Sa cuisson avec un sel de potasse liquide (issu de la lixiviation de cendres) permettait d'atténuer l'irritation des muqueuses de la gorge. Pris comme aliment de soudure, il venait en alternance avec le mil des fonds de silos.

Dans les massifs-îles en avant des monts Mandara, comme à Mogudi (ouest de Maroua), un taro à tige rouge, appelé «guzar» en giziga, était encore cultivé autour des trous d'eau au début du siècle. Son utilisation était la même que celle que nous venons d'évoquer.

Une variété de *C. esculenta*, très proche, était également mise en culture dans les plaines du moyen Logone, principalement sur la rive occidentale, l'est étant

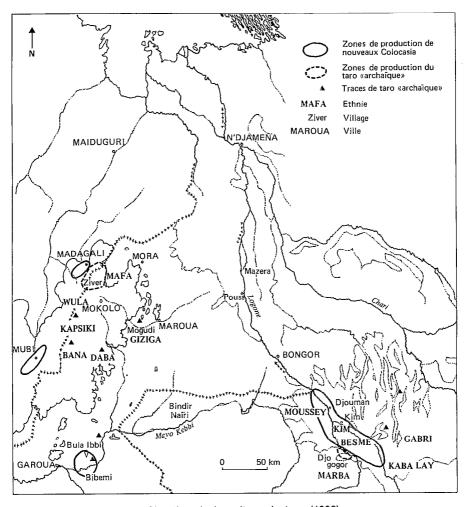


Fig. 2. — Situation de la culture du taro (1986)

dominé par d'autres tubercules comme Coleus dazo. Il a également été cultivé dans les plaines du mayo Kebbi, en aval du lac de Léré. Dans ces deux cas, il s'agit vraisemblablement de deux aires semi-relictuelles pour une production qui connut une extension plus large. Cette culture pouvait se pratiquer à plat ou sur des billons, écobués ou non. Encore entre les mains de femmes âgées, ce taro est en voie de disparition. Nous l'avons observé (1977-1978) à Koutoun, chez les Gabri de la berge droite du Logone, dans quelques villages marba de la Tandjilé, dont Djo Gogor. Ce même taro est également présent dans les villages de Djarede et Boussa sur le mayo Kebbi (Cameroun) (1985).

A cet ancien taro est venu récemment s'ajouter dans les plaines du Logone et du mayo Kebbi une variété tardive plus volumineuse, au rendement accru et mieux apprécié gustativement. Sa diffusion, initialement au Tchad, puis au Cameroun, a parfois pris un caractère spectaculaire.

# Le développement d'un nouveau *C. esculenta* au Tchad, dans les plaines du moyen Logone

Dans les premières décennies de la période coloniale, les populations du moyen Logone et de la Tandjilé engagèrent vers le Nigeria un mouvement d'émigration dont la genèse reste mal élucidée. Ce furent les mines de la région de Jos qui reçurent le gros de ces immigrants. Ils revenaient ensuite au pays avec des poneys du Yetseram qu'ils croisaient avec leurs propres poneys du Logone, avec des lingots de métal qui contribuèrent à renouveler l'artisanat marba-moussey ... Ils en rapportèrent également le protestantisme et des bibles en haoussa. Aussi, après cette première période minière, des liens entre Jos et le moyen Logone se



Fig. 3. — Billon de taro (Djouman, Tchad)

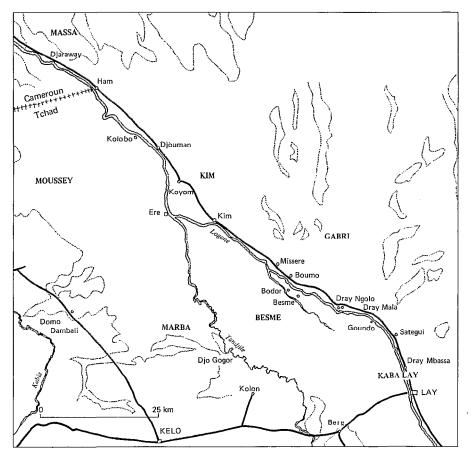


Fig. 4. — Zone d'extension première du taro soso

sont-ils prolongés à travers les différentes églises protestantes, l'enseignement religieux et les soins hospitaliers. En 1955, le pasteur de Djouman (pays kim), Mata Yo, introduisit dans le village les semences d'un taro cultivé dans la région de Jos. Sa femme en fit le premier billon en 1956 et ... en 1958 tout Djouman avait adopté ce taro. Le « gunin (= taro) soso » — du nom de l'ethnie voisine de Jos — (3) devait connaître un succès rapide auprès de l'ensemble des quatre bourgades « kim » : Djouman, Kolobo, Éré et Kim. En 1960-61, sa culture est généralisée dans ces villages (4), qui maintiendront le monopole de cette production pendant près de quinze ans, puis les établissements du fleuve : Besme, Goundo, Kabalay ... en amont de Kim, l'adoptèrent à leur tour. A Boussour, une majorité de cultivateurs font du taro dès 1969, Misséré et Dray Ngolo le cultivent à peu près uniformément en 1972. Après quelques précurseurs isolés en 1970, Sategui et Laï achètent massivement des semences en 1974.

En 1975, la piste de Ham à Laï devient l'axe de production du taro soso. Les points de vente se multiplient cette année-là, y compris pour les villages de l'intérieur qui stockent leurs sacs sous des auvents partiellement clos.

Pour cette même année, sur le tronçon de Ham à Djouman, on recense un point de vente à Ham, deux entre Ham et Kolobo — alimentés par les Marba et



PHOTO 1. — Billons de taro dans la région de Éré (1977) Tchad



PHOTO 2. — Billons de taro surélevés durant la période d'inondation; situation après le retrait des eaux, au moment de la récolte (village de Djouman, 1977)

Cah. Sci. Hum. 24 (2) 1988: 283-302.

les Moussey — et une tête de pont pour Kolobo. En amont de Djouman, trois autres nouveaux points de vente sont créés au bord de la piste, en plus des villages qui, comme Boumo, Korindwa... organisent la commercialisation de leurs productions. Toujours à cette époque, c'est une dizaine d'établissements supplémentaires (Besme, Kabalay...) qui emboîtent le pas aux Kim dans leur vente à l'extérieur, et les femmes partent en groupe convoyer leurs produits sur

les mêmes marchés ou vont en prospecter d'autres.

Le «taro soso» prend alors de plus en plus souvent le nom gambay de «bogolo» et dépasse Laï pour remonter le Logone après 1975. En 1976, il mord un peu à l'opposé, en pays massa, à Djaraway. Les Marba et les Gabri qui travaillent comme manœuvres sur les billons des Kim rapportent des semences. Les Kim ont alors conscience de perdre un monopole et de trop vendre de semences (2 500 F. CFA le panier) à leurs voisins. Le taro avance vers l'ouest à partir des berges du Logone et remonte la Tandjilé. A cette date, tous les villages marba des plaines d'inondation en font peu ou prou. Il atteint Kelo en 1976 et Domo Dambali la même année. Les premiers essais de «taro soso» ont également lieu dans le canton gambay de Bao.

En 1979, son avancée la plus occidentale se situe à Pala et à Bindir Naïri. La même année, descendant le Logone et dépassant les pays massa et mousgoum, il

est adopté par les Kotoko de Mazera...

Dans les plaines du moyen Logone, la culture du «taro soso» se pratique généralement autour des villages, sur des billons de 0,75 à 1 m de large, espacés de 3,5 à 4 m, sur une longueur pouvant aller d'une cinquantaine de mètres à 200 mètres, plus rarement au-delà. La moyenne s'établit à 112,3 m (pour Kim et Djouman), autrement dit pour une majorité de billons, les cultivateurs comptant 110, 120 ou 130 pas. Les besoins en paille pour la confection des billons imposent un large espacement et obligent à passer par des jachères d'au moins 4 ans. On commence par les billons les plus extérieurs qui, ainsi, serviront de pare-feu (5).

Les billons faits en juin et ensemencés le même mois sont consolidés avant la montée des eaux. Ils émergeront de l'inondation et la récolte du taro commence fin octobre, bien avant le retrait des eaux. A la mi-novembre, il se trouve déjà sur le marché de Bongor, apporté en pirogue par des gens de Djouman et de Kolobo.

Sa récolte se prolongera encore après celle du riz.

La vente de taro se déroulera donc d'octobre à mai, jusqu'aux premières pluies. Le taro, jadis culture des femmes, est devenu l'affaire des hommes. Toutefois, sa commercialisation — comme celle du poisson — reste entre les

mains des femmes.

La productivité remarquable du «taro soso» dans les plaines du Logone est à l'origine de son succès. Les établissements kim furent, grâce à lui, crédités de «fortunes rapides». Aux revenus traditionnels de la pêche, de la production des potières et, plus récemment, de la vente du paddy, s'est ajoutée, à partir de 1960, la commercialisation du taro. Les années 70 représentent pour les Kim l'apogée de la vente du taro (6). Les femmes se regroupent alors pour affréter des camions auprès des commerçants musulmans de Bongor, de Laï et de Kelo. Les premiers grands départs sont enregistrés en 1965-66, mais si les femmes se lancent aussi facilement sur les routes avec leurs chargements de taro, c'est qu'elles ont déjà l'habitude de le faire avec leurs «colis» de poissons séchés, elles vont simplement allonger leurs parcours et leurs séjours sur les marchés.

Les frais de transport restent élevés. Pour Maroua, il est de 750 à 1000 F. CFA le sac en 1970. L'unité de mesure est le « pousse », c'est-à-dire la charrette de 7 à 9 sacs, pour 7500 F. CFA. La moyenne des cargaisons est de 8,5 sacs de 80 kg par femme, chacune effectuant trois à cinq voyages dans la

saison, mais certaines peuvent faire plus de 15 convoyages.

Les quatre bourgades kim se sont réparties sensiblement l'espace des ventes qui ne recouvre pas forcément leur réseau de vente de poisson. Kim est plus tourné vers Sarh, Koumra, Moïssala, Bediondo, Moundou, Gore, Maro,

Bousso ... Éré regarde vers Gounou Gaya, Kelo, Pala, Fianga, Tikem, Bindir, Doumrou, Maroua, Garoua ... Djouman et Kolobo se sont plutôt spécialisés vers Maroua, Bongor, Bogo, Guelendeng ... Les commerçantes les plus audacieuses vont jusqu'à Mora, Kousseri et même Maïduguri au Nigeria. En 1975, encore vingt femmes de Éré ont par trois fois fait le voyage à Maïduguri sur un camion équipé d'une remorque, loué à Kelo. Toutefois, en 1970, elles étaient quatre fois plus nombreuses et en concurrence avec des groupes venus de Djouman et de Kim

Dans chaque grand marché en rade foraine s'imposait un «coin taro», où chaque village regroupait sa production à l'intérieur de palissades de vannerie. Il existait même des marchés de redistribution ou des relais secondaires de vente, comme Guelengdeng sur la route N'Djamena-Sarh. Le marché de Gobo, par exemple, au Cameroun, mais sur la frontière du Tchad, reste un relais de vente du taro, et les Kim et Moussey du Tchad apportent quotidiennement du taro avec leurs charrettes. Les quatre villages, en revanche, ne sont allés que sporadiquement vendre leur production à N'Djamena les commerçants de la capitale ayant eu besoin de frêt de retour se sont très tôt chargés en sacs de taro à Kim et Djouman.

La vente du taro a évolué. Elle s'est concentrée sur les plus gros marchés, la vente s'effectuant de plus en plus en grandes quantités. En 1975, les femmes de Djouman touchent encore treize marchés tant au Tchad qu'au Cameroun (80 femmes et 12 hommes sur 305 actifs). Deux principaux marchés, Maroua et Bongor, absorbent respectivement 36,4 % et 11,5 % de la production. Pourtant Djouman commercialise déjà, tant en gros (sacs) qu'au détail (seaux) et au tas, 32,5 % d'une production globale de 327,9 tonnes, largement supérieure à la movenne des autres bourgades

moyenne des autres bourgades.

En 1976, Éré — qui n'a pas de point de vente sur la grande piste — visite trente-deux marchés au Tchad et au Cameroun. 205 femmes (sur 603 actifs) se mobilisent, 11,8 % d'entre elles partent au mois de février, 78,1 % en mars et 10,1 % en avril. Trois marchés absorbent plus de la moitié d'une production globale, médiocre cette année-là, de 297 tonnes : à Kelo avec 18,6 %, à Maroua avec 17,6 % et Tikem avec 15,3 %. Parallèlement la vente à Éré même est négligeable : 5,4 % (7).

Les commerçants viennent de plus en plus sur place acheter directement le taro le long de la route qui traverse Kim et Djouman, établissant même des accords avant récolte avec des familles kim. Les villages de la rive gauche (Éré, Bodor, Goundo) sont alors pénalisés et cherchent à placer des têtes de pont pour

écouler leurs productions.

En dépit d'une reprise des départs en 1975-76, les femmes diminuent le nombre de leurs voyages jusqu'à les stopper complètement en 1978-79. Les ventes sur la piste sont devenues plus fructueuses et régulières qu'à l'extérieur, où elles étaient de plus en plus aléatoires avec l'augmentation des frais de transports et la concurrence de nouvelles régions productrices (8).

L'importance des revenus procurés par le taro est très variable selon les

années.

Entre 1968 et 1975, ils s'échelonnaient entre un tiers et près de la moitié du revenu global des quatre villages. Pour la première fois, en 1976-77, des symptômes de surproduction font leur apparition, les cours baissent, le sac de 80 kg et même celui de 100 kg chute à 2000 F. CFA. En 1978, en revanche, la récolte est dans l'ensemble médiocre à cause d'une mauvaise inondation et d'une sécheresse qui touche la riziculture et entraîne une quasi disette chez les voisins de l'intérieur des terres. Les zones à taro des bords du fleuve ayant produit une récolte moyenne et les prix du sac atteignant 4500 et 5000 F. CFA, les Kim en tirèrent des bénéfices substantiels.

Nous extrayons de nos enquêtes effectuées dans les pays kim entre 1973 et

1976, deux exemples, à partir d'études exhaustives sur les revenus :



Fig. 5. — Circuits de vente du taro soso par les bourgades Kim (1970-75)

— En 1975, à Djouman, les revenus de la vente du taro représentent 41,9 %, confrontés à ceux de la pêche (38 %), du riz (16,9 %) et de la vente de poteries (3,2 %).

La saison de pêche fut, cette année-là, mauvaise et la production rizicole très moyenne, donc en grande partie auto-consommée. Nous n'avons pas intégré ici, non plus que dans l'exemple suivant, le commerce du riz décortiqué, ni la production de taro des villages marba périphériques prise en charge par les femmes de Djouman. Sont également absents du décompte la vente de porcs, les revenus du commerce sur la piste (taro bouilli, poissons grillés, beignets, bière de mil...) et auprès des villages de l'intérieur : sel, natron, sucre, huile, savon,

292

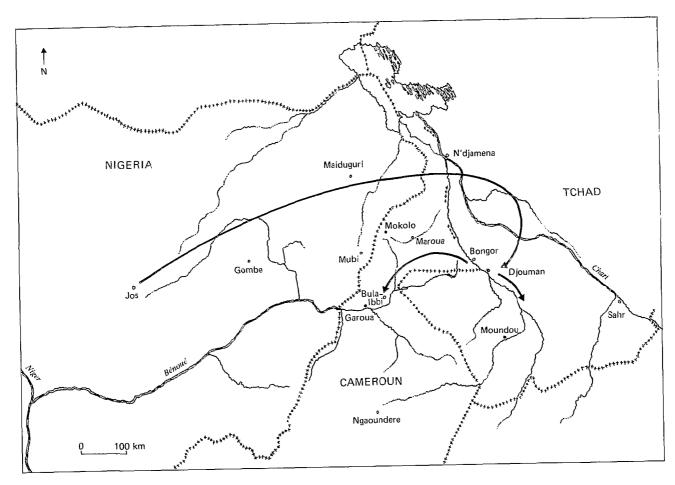


Fig. 6. — Diffusion du taro soso

pétrole, mais aussi mil... Les services de charroi, de labour, de transports en

pirogues, la location du même matériel n'apparaissent pas non plus.

· En 1976, à Eré, la vente de taro ne correspond qu'à 17% des revenus alors que les années précédentes il se situait entre 25 et 30 %, contre 58,6 % pour la pêche (toutes techniques confondues), 12,6 % pour le riz. Pour ce dernier, le chiffre est sans doute sous-estimé car la production devait être vendue au F.D.A.R. (Fond de Développement et d'Action Rurale), or une grosse partie (quatre fois plus) est écoulée en dehors du circuit officiel, le plus souvent sous forme de riz décortiqué, à des tarifs triples ou quadruples; 11,8 %, enfin, sont liés à la poterie, spécialité traditionnelle des gens du fleuve, qui continue à fournir l'arrière-pays sur une grande profondeur.

Le village d'Éré témoigne, par rapport à Djouman, d'une économie sensiblement plus conservatrice, plus axée sur la pêche, mais surtout marquée par

l'absence de la piste qui longe l'autre rive.

Aux dires unanimes de nos informateurs dans les bourgades kim, c'est l'argent du taro qui a permis de rembourser les prêts des Services de l'Agriculture et de s'équiper en charrue, charrettes et paires de bœufs, et il contribua même à renouveler le matériel de pêche. En 1963, les charrues étaient quasi inexistantes; en 1976 on dénombre à Kim 1 charrue pour 6 actifs; à Éré, 1 pour 7,2 et à Djouman et Kolobo, 1 pour 8,8 et 8,7 actifs (chiffres du Secteur Rizicole de Biliam Oursi). Ces chiffres seraient d'ailleurs encore plus élevés si l'on s'était limité aux bourgades kim stricto sensu.

Cet apport d'argent relativement étalé dans l'année servait à acheter la production de paddy de leurs voisins gabri et marba-moussey afin de la stocker. Écoulée ensuite principalement par les colonies kim de N'Djamena, elle était alors revendue au prix fort selon la technique déjà employée avec le « grenier de la dette» («al gopso») par les populations du fleuve à l'égard de leurs voisins gabri et marba, et ce dès l'époque pré-coloniale (9).

La vente du taro, enfin, sur des marchés plus divers et plus éloignés que ceux habituellement couverts par la vente de poissons leur facilitait l'acquisition de produits manufacturés, achetés avec l'argent du taro bien sûr, tant au Nigeria qu'au Cameroun. On rapportait également du mil et des arachides du sud du Tchad ainsi que du sel, de l'huile, du pétrôle, du sucre ... des grands centres. Tous ces produits alimentaient ensuite un commerce très actif dans les villages du Logone, néanmoins dirigé essentiellement vers les populations de l'intérieur des terres.

Le taro est apparu à un moment crucial de l'économie kim. 1968 est une date pour les populations de pêcheurs du Logone, les Kim en tête : « c'est l'année où l'on a tué le poisson » ... En effet, l'aboutissement de tout un faisceau de causes que nous ne pouvons développer ici — entraîna l'effondrement des stocks piscicoles (surpopulation de pêcheurs sur de trop nombreux biefs, dérèglement croissant des disciplines de pêche, transformation des techniques, rôle grandissant des commerçants commanditaires et «armateurs»...) Les années de sécheresse 1973 et les suivantes, en empêchant l'ennoyage des yaéré devait encore accentuer l'amoindrissement des ressources piscicoles. Les groupes de pêcheurs kim, besme et kabalay descendus de plus en plus nombreux sur le bas Chari et le lac Tchad compensèrent un temps par leurs campagnes de pêche le manque à gagner des activités piscicoles du moyen Logone qui étaient à ce moment-là tombées au plus bas.

Parallèlement, la riziculture se développait avec l'appui de la culture attelée, et les villages amorçaient une évolution qui, d'une économie de pêcheurs déficitaires en grains, les conduisait à une économie de cultivateurs de vivrier. Le taro appuya alors ce mouvement, donnant l'impression de le rendre irréversible.

# L'apparition du taro sur le mayo Kebbi, à Boula Ibbi

Depuis une dizaine d'années, la provenance du taro sur les marchés nordcamerounais n'est plus exclusivement tchadienne. La région de Boula Ibbi, au nord de Garoua, est devenue une zone productrice qui s'affirme de plus en plus.

A partir de 1980, cette région s'est même offerte comme le principal pourvoyeur de taro sur la majorité des marchés : Ngaoundéré, Garoua, Guider, Maroua, Mora et même Kousseri ... courcircuitant la production du Tchad qui, par ailleurs, a connu à partir de février 1979, des périodes de troubles perturbant les activités économiques (10).

Le développement d'un taro sur la rive camerounaise du mayo Kebbi soulève le problème de son origine. Est-elle à recherche également au Nigeria, ou doit-on s'orienter vers le Cameroun méridional ou le Tchad? Sommes-nous en présence du dernier jalon occidental sur le parcours du taro parti du Logone? Le «taro soso» s'expédie en effet des marchés frontaliers de Doumrou et de Mbouraou, et le mayo Bindir a été touché par cette culture ... Boula Ibbi pourrait donc bien avoir pu y emprunter son taro, car c'est bien du même «taro soso» qu'il s'agit, même si à Boula Ibbi il conserve le nom gambay de «bogolo» et, secondairement celui de «gundura» (11), appellation sous laquelle il fut commercialisé à Doumrou.

La diffusion peut se dérouler progressivement par contact, mais aussi par grands bonds, forme sous laquelle s'est opéré le passage du Logone à la région de Boula Ibbi.

En 1967, un nommé Mal Sali, «malum» (religieux musulman) du village de Waydungo, peuplé de Foulbé et de foulbéisés au nord-est de Bula Ibbi, rapporte d'un voyage à Bongor (Tchad) de la semence de «taro soso» venu de Kim. Il cultive à proximité d'un petit émissaire du mayo Kebbi son premier billon sur l'emplacement de ceux de l'ancien «tandawre» (pl. «tandawje»), «taro» en foulfouldé. Cet ancien taro était connu des populations païennes qui occupaient les rives du mayo Kebbi avant la conquête peule : Mambay et Ñi Bari (Niam Niam). On le trouvait encore dans les années 70, produit sur quelques billons par les cultivateurs âgés, à des fins peut-être moins alimentaires que pour la pharmacopée (soin des maux de reins) (12).

Le taro «bogolo» venant du Tchad connaîtra le même succès que sur les bords du Logone. Il se diffuse rapidement, en 1968 : le chef de Waydungo et cinq cultivateurs font des billons de «bogolo»; en 1970 : tout le village a adopté cette culture. L'ancien taro n'est conservé qu'en limites des champs, il est alors appelé «tandawje bororoje» («taro mbororo») par allusion aux nomades éleveurs (les Mbororo), dont la taille est fine. Ce taro est, en effet, longiligne, comparé au

nouveau taro, plus volumineux et très arrondi.

La culture du «taro bogolo» passe ensuite dans les villages de Djarédé, Sossari, puis à Djougou. En 1973-74, il gagne Bibemi Lamorde, puis en 1977, le canton voisin de Golombe, et, enfin, celui de Be. La production, toutefois, semble vouloir se concentrer dans deux ou trois cantons et elle est collectée par le gros marché de Boula Ibbi, situé sur la route principale Garoua-Maroua. Dès 1978-79, elle est achetée par des commerçants de Garoua qui l'écoulent à N'Gaoundéré, Garoua, Guider, Maroua, Wanarou... mais déjà, dans le même temps, des négociants du Nigeria le commercialisent à Bankim, Bama et Maïduguri. Sur le marché de Boula Ibbi, de novembre à avril, transitent de façon hebdomadaire de 900 à 1 100 sacs (de 80 à 100 kg), la production chutant à moins de 500 sacs en mai et juin.

Parallèlement, de nombreux commerçants achètent les récoltes sur pied (par

billon) directement chez les cultivateurs.

La moyenne de la production oscille entre 30 et 40 sacs pour les cultivateurs travaillant à la houe, et autour de 60 sacs pour ceux confectionnant leurs billons à la charrue. La technique consiste alors à faire revenir la charrue sur le premier bourrelet de terre dégagé par le sillon, technique également utilisée par les Marba dans les plaines du Logone et de la Tandjile. Le record (320 sacs) est détenu (en 1985) par un cultivateur de Waydungo qui a eu recours aux services du Caterpilar du Génie Rural pour aménager son terrain et préparer les billons.

En 1984-85, les sacs de 80 kg étaient commercialisés entre 3 000 et

5500 F. CFA.

Dans la région de Boula Ibbi, les revenus procurés par le taro sont supérieurs à ceux issus du coton et de la patate douce. L'impact du taro sur l'économie, sans doute moins déterminant que chez les Kim, n'en est pas moins important. La réussite de cette culture importée a donné confiance à des communautés villageoises et a renforcé leur volonté d'entreprendre.

Un autre essai de culture de tubercule fut tenté. Le même Mal Sali rapporta en 1975 de Bertoua, un «makabo» (Xanthosoma Sp.). Quelques cultivateurs l'adoptèrent. Il peut produire des tubercules de bonne venue, toutefois la cuisson trop longue nécessité par ce «makabo» le pénalise et freine sa diffusion dans la

région.

On peut alors s'interroger sur ce qui aurait pu advenir dans le cas d'une réussite de ce «makabo» et sur la concurrence vraisemblable que les deux cultures se seraient livrées. Un nouveau taro a également connu une diffusion récente au Nigeria septentrional, mais il s'agit d'une variété sensiblement différente du «bogolo», plus volumineuse. Celle-ci est depuis peu produite sur les abords des monts mandara occidentaux, en particulier dans les régions de Gombe, de Mubi et de Madagali. Ce taro est souvent cultivé sur des billons effectués grâce à la «galma», houe à billonnage haoussa. Ces billons s'intercalent entre les rangs de canne à sucre irriguée. La main-d'œuvre requise vient des montagnes, du pays mafa en particulier.

Pourquoi ce taro n'est-il pas adopté sur les monts Mandara? Certains cultivateurs isolés en font dans la région de Mokolo ou à Kila (pays kapsiki), mais sans susciter d'engouement auprès des autres. De fait, une autre culture tient la place : le «makabo». Introduit depuis plus de vingt ans à Rumzu, Mogode ... une quinzaine d'années à Gilli et plus récemment encore (5 ans) à Kila ...

Le makabo s'est, semble-t-il, diffusé à partir du pénitencier de Mokolo, cultivé par des fonctionnaires du sud du pays. Certains informateurs bana pensent que leur makabo vient du Nigeria, mais dans cette région frontalière

toute nouveauté est perçue comme originaire à l'évidence du Nigeria.

Cultivé près des concessions et maintenant en bordure des mayo, le makabo couvre des surfaces sans cesse croissantes bien que n'atteignant pas encore celles occupées par la patate douce. Les intéressés eux-mêmes expliquent comment le makabo a pris le relais de l'ancien taro et le peu d'enthousiasme envers le nouveau taro venu du Nigeria; le makabo apportant toute satisfaction.

La diffusion d'une plante est toujours une affaire à suivre et la répartition des tubercules dans les systèmes agraires actuels du Nord-Cameroun est loin

d'être stabilisée.

Trois circuits de vente de taros se partagent les marchés du Nord-Cameroun : le taro tchadien, celui de Bula Ibbi et le taro du Nigeria, et se

recoupent dans la région de Maroua.

Après 1980, le taro venu du Nigeria occupe le nord de Maroua, de Mora à Pouss; celui de Bula Ibbi remonte jusqu'à Maroua et occupe les montagnes, les marchés de Guider, de Wanarou, de Mokolo ... Sur les rives du Logone et dans le mayo Danay, le taro tchadien est en position de quasi monopole et il arrive toujours plus tardivement sur les marchés de Pouss et de Maroua.

La diffusion du «taro soso» sur de longues distances, puisqu'il intéresse trois états (Nigeria, Tchad et Cameroun), semble apparemment procéder du hasard, pourtant il n'en est rien et plusieurs enseignements peuvent être tirés de

cette diffusion hors de tout encadrement.

Le nouveau taro n'a pu s'implanter que dans des zones qui furent, dans le passé, productrices d'une culture semblable. Cette culture peut alors facilement

combler le vide laissé par la précédente dans l'agrosystème.

Les techniques culturales sont sinon entièrement connues, du moins voisines et facilement maîtrisables. Il convient toutefois de nuancer l'éventuel déterminisme du «niveau technique». Si, par exemple, dans la région de Jos et dans les plaines du moyen Logone, existe une houe à billonnage, son absence dans les plaines du mayo Kebbi n'a pas freiné l'implantation du taro (13). Ce taro s'est révélé capable de s'adapter à différents types de billons pourvu que l'eau soit abondante.

Le rôle joué par l'ancien taro dans la consommation peut être repris par le nouveau et même dépassé en raison de qualités gustatives supérieures. Le développement est d'autant plus rapide que le taro appartient au vivrier tout en se doublant d'un potentiel commercial. Sa consommation est avant tout citadine. Vendu sur les marchés, le long des pistes, préparé, c'est-à-dire bouilli, le taro bénéficie d'un certain pouvoir de conservation et son utilisation se rapproche de celle du bâton de manioc.

Le taro s'ajoute à d'autres productions faisant déjà l'objet de négoce; chez les Kim à celles du poisson séché et fumé et à la poterie; et dans les villages de la

région de Bula Ibbi, à la vente de patate douce.

Le vecteur de la diffusion, le personnage religieux, est dans les deux cas, estimé. Son innovation est aisément acceptée par des sociétés villàgeoises où l'idéologie religieuse est un facteur à ne pas négliger. Dans le premier cas, chez les Kim, il s'agit de groupes protestants qui se sont auto-évangélisés — ce qui est peu courant en Afrique — et dans le second (Boula Ibbi), de villages ethniquement composites (Foulbé de Golombe, Foulbé Haoussa, mambay, Niam Niam et Guidar foulbéisés) soudés par un islam récent pour la majorité, mais soutenu par une certaine ardeur néophyte.

Ces deux régions, enfin, se sont montrées aptes à assurer l'écoulement de leurs produits grâce notamment à leurs situations favorables, sur deux axes

commerciaux essentiels, l'un pour le Tchad, l'autre pour le Cameroun.

Ce taro serait-il susceptible de se développer ailleurs? Le pourrait-il dans un contexte socio-ethnique moins favorable et dans un milieu également moins propice? C'est un aliment de plus en plus prisé dans le Nord-Cameroun, mais sa culture peut-elle séduire d'autres sociétés villageoises? Des groupes ne disposant pas traditionnellement de taro ou d'autres tubercules, mais dont le terroir inclue des terres de bas-fonds ou de bords de mayo inondables — et non exploités — pourraient-ils être preneurs?

Cette problématique devrait intéresser les «développeurs» qui, à un coût minime, pourraient en se présentant comme de simples démarcheurs proposer d'autres variétés de taro. Ils pourraient opérer d'abord auprès des groupes ayant manifesté leur dynamisme avec le «bogolo», avant de s'adresser à d'autres.

Les organismes de développement tels qu'ils sont conçus généralement auraient des difficultés à entrer dans un tel jeu, l'aspect peu spectaculaire serait à coup sûr un handicap. Toutefois, l'expérience tentée, qui prendrait en compte les stratégies villageoises pourrait avoir le mérite de changer sensiblement l'angle d'attaque des formules de développement.

Novembre 1986

#### Notes

- (1) Une grande partie des enquêtes ont été réalisées dans le cadre du programme ORSTOM/MESRES, « Évolution des agrosystèmes et diffusion des plantes cultivées au Cameroun ».
- (2) Les raphides d'oxalate de calcium sont responsables de ces irritations.
- (3) «soso» ou «shosho» est l'appellation par les Haoussa du groupe birom situé au sud de la ville de Jos (chef-lieu de la Plateau Province), cf. La langue birom, Luc BOUQUIAUX, Société d'Édit. «Les Belles Lettres», Paris, 1970.
- (4) J. CABOT, dans sa monographie sur Kim de 1953, fait un état de l'économie du bourg avant l'introduction du taro soso. Il signale l'ancien taro, au même titre que «daway» (Coleus dazo), autre tubercule en recul dans cette zone d'épandage. Kim, village du moyen Logone (région du Mayo Kebbi), Bulletin Institut d'Études Centrafricaines, N° 5, Brazzaville, 1953 : 41-67.
- (5) De violents conflits éclatèrent parfois avec les éleveurs felata au sujet du feu allumé pour l'obtention d'un regain et qui toucha les réserves de graminées nécessaires aux billons.
- (6) Les chiffres du secteur rizicole de Biliam Oursi (1973) peuvent donner une indication quant aux surfaces réservées au taro, par rapport à l'ensemble des superficies vivifiées. Elles sont précisées en hectares.

	actifs	riz	sorghos	taro
Kim	942	807	34	174
Djouman	665	685	187	184
Éré	910	743	43,5	108
Kolobo	332	329	96	115

Ces chiffres prennent en compte des écarts et des villages marba, moussey ou gabri, dont les comportements agricoles sont quelque peu différents, en particulier pour le taro. De plus, l'expression des surfaces en hectares, qui repose en fait sur la perception que les cultivateurs ont de la «corde» ou du «piquet» (0,50 ha) réservée au riz, ne peut s'appliquer aux champs de taro. L'évaluation est basée sur le nombre de billons et la longueur du billon mesurée au pas.

- (7) La production moyenne de taro par actif s'échelonne selon les villages de 460 à 900 kg, elle a pu parfois dépasser la tonne, toutefois, elle reste très variable car la production familiale peut être singulièrement gonflée par le concours de contingents d'ouvriers agricoles.
  - A Djouman (1975), 76 % des chefs de famille ont fait appel à des manœuvres pris chez les voisins marba, gabri et quelques Massa pour préparer les billons et surtout pour les sarclages, soit quelques 2057 journées de travail, recensées par nos enquêtes. Ces résultats sont d'ailleurs des minima qui ne tiennent pas compte des oublis volontaires ou non des paysans.
- (8) F. LAFARGE et Ch. SEIGNOBOS. Rapport préliminaire sur le pays kim (Mayo Kebbi. Tchad), in L'Homme et le Milieu, Rapports d'enquêtes N° 1, N° 3, mai 1975, Annales de l'Université du Tchad, N'Djamena.
  - F. LAFARGE et Ch. SEIGNOBOS. Des gens de fleuve, entre Kim et Laï, in L'Homme et le Milieu, Rapports d'enquêtes N° 3, N° spécial, oct. 1977. Annales de l'Université du Tchad, N'Djamena: 49-99.

- (9) Le « grenier de la dette » désigne une pratique des groupes pêcheurs du moyen Logone. Grâce à leurs échanges, ils pouvaient stocker dans un grenier réservé à cet effet des grains qui étaient ensuite cédés à leurs voisins au moment de la soudure. Ceux-ci devaient alors en restituer une quantité double au moment de leurs propres récoltes.
- (10) La moyenne actuelle de la production annuelle commercialisée des plaines du moyen Logone peut être estimée entre 4 500 et 5 000 tonnes, celle de la région de Bula Ibbi de 2 000 à 2 300 tonnes.
- (11) Appellation à l'étymologie incertaine. Il semble difficile d'y voir une foulbéisation de «gunin» des Kim ou de «gunuda» des Moussey (l'ancien taro s'appelant ici «gunlida»).
- (12) Une médication semblable se retrouve chez les Marba-Moussey. Chez les Mafa, le tubercule est attaché à la cheville d'un individu gravement malade, mais pour lequel le diagnostic n'a pas pu être établi.
- (13) Toutefois l'existence de dépôts de larges fers de houe trouvés chez les Mambay du Mayo Kebbi, « fer de devant les greniers », utilisés à des fins rituelles, ou de fers plus récents comptabilisés pour les douaires, démontrent l'utilisation passée de houes à billonnage.

# CARACTÈRES MORPHOLOGIQUES DE QUATRE CLONES DE TAROS RÉCOLTÉS AU NORD CAMEROUN

### Analyse morphologique

Afin de pouvoir déterminer les quatre types de taros du Nord Cameroun, une étude de leur morphologie a été nécessaire.

A cet effet, des semences ont été récoltées in situ et plantées en serre chaude à Montpellier. Les plants obtenus ont été suivis durant une année. Les clones reconnus localement, et désignés par leurs noms vernaculaires, appartiennent à l'espèce Colocasia esculenta (L.) Schott, ARACEAE. Ils présentent les caractéristiques morphologiques suivantes:

### Metler mataraha — Mafa — (fig. 1)

Les appareils aérien et souterrain sont de petites dimensions. Le pétiole, de couleur vert pâle, mesure entre 40 et 50 cm. La feuille est ovale, à sinus peu profond. La bordure du limbe est légèrement ondulée. Le tubercule principal est réduit, de diamètre inférieur à 6 cm. Les tubercules secondaires sont peu nombreux. La chair blanche est mucilagineuse, non fibreuse. Les racines sont peu nombreuses et courtes (15 cm). Le développement est rythmique.

En une année, chaque individu a émis deux générations de tubercules fils dont la majorité d'entre eux est restée à l'état dormant.

Au Nord Cameroun, ces plantes sont cultivées à plat et récoltées de 3 à 6 mois après la plantation. Seuls les tubercules secondaires sont récoltés pour la consommation et les semences, le tubercule principal restant dans le sol.

### Metler madzaha - Mafa - (fig. 2)

Il présente des caractères morphologiques proches du clone précédent. Toutefois il s'en distingue par une plus grande production de tubercules secondaires à développement simultané et rapide. Par ailleurs, le pétiole à une coloration pourpre.

# Tandawje mbororoje — Fulfulde — (fig. 3)

Ce taro a des dimensions supérieures aux clones précédents. Le pétiole de coloration vert pâle, atteint 50 à 70 cm de long. La feuille ovale à sinus peu échancré est légèrement ondulée à sa périphérie. Le tubercule principal, de diamètre compris entre 5 et 10 cm, est de forme allongée. Les tubercules secondaires peu nombreux, sont également longilignes. La chair est blanche, non fibreuse. Les racines sont nombreuses et atteignent 20 à 30 cm de longueur.

En une année, le tubercule principal a émis une seule génération de tubercules secondaires.

Au Cameroun, la culture de ce clone se fait sur billon. La récolte a lieu entre 6 et 8 mois après la semence.

## Taro bogolo — Gambay — ou Taro soso (fig. 4 et 5)

Sa morphologie est comparable à celle du clone précédent. Cependant il est beaucoup plus vigoureux et productif.

Son développement requiert également une durée de 6 à 8 mois. Le pétiole est de couleur pourpre à noire. Sur la face supérieure du limbe, le point d'insertion du pétiole forme une tache foncée. La face inférieure du limbe est bordée d'une fine ligne noire particulièrement visible sur la jeune feuille encore enroulée. Le tubercule principal est volumineux et de forme globuleuse. Les tubercules secondaires, nombreux, présentent un apex de couleur rose à pourpre.

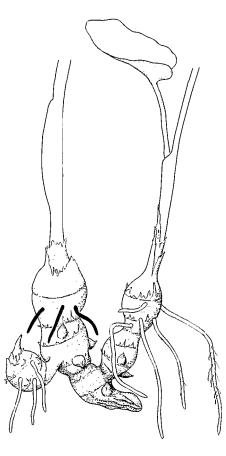
Une seule génération de tubercules secondaires a été mise en une année.

### Clefs de détermination

- 1. à partir des organes aériens
  - pétiole de couleur pourpre

    - . absence de ces caractères . . . . . . . . . . . . . . . . . Metler madzaha
  - pétiole de couleur vert pâle
    - . plante vigoureuse à pétioles épais, rigides et longs ... Tandawje mbororoje
- 2. à partir des organes souterrains frais
  - chair blanche mucilagineuse, petits tubercules
  - chair non mucilagineuse
    - . apex des tubercules de couleur pourpre ...... Taro soso
    - . apex des tubercules non coloré en pourpre ...... Tandawje mbororoje

300



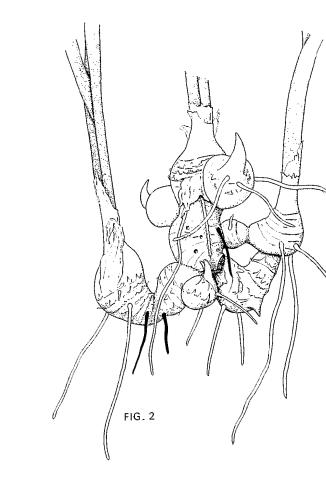


FIG. 1

\_\_\_\_ 1 cm

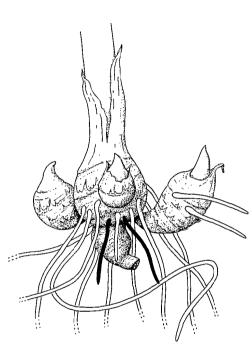
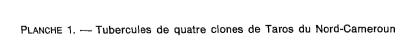


FIG.3



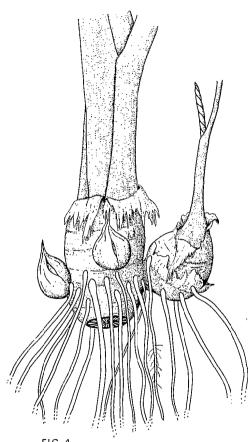


FIG.4

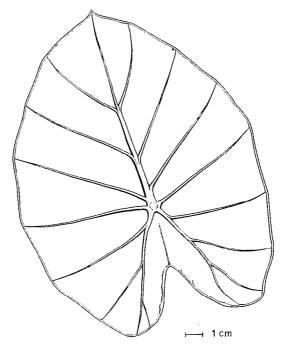


FIG. 5. — Limbe foliaire de *Taro soso* (Les limbes foliaires des 4 clones ne présentent pas de différences morphologiques notables)

C. DUCATILLION
Laboratoire de botanique, Institut
de botanique, 163, rue A.-Broussonet,
34000 Montpellier

### **BIBLIOGRAPHIE**

Purseglove (J. W.), 1972. — Tropical crops. Monocotyledons 1, Longman.

WANG (J. K.), 1983. — Taro. A review of Colocasia esculenta and its potentials, Honolulu.

WHITNEY (L. D.), BOWERS (F. A. I.), TAKAHASHI (M.), 1939. — Taro varieties in Hawaï. Hawaï Experiment station, Bull. 84, Honolulu.